

François Rastier

Cassirer et la création du structuralisme

[Parution conjointe dans *Texto !* et dans *Acta Structuralica*, novembre 2017]

1. Un mystérieux structuralisme

Ernst Cassirer reste quasiment absent des dictionnaires et traités de linguistique et de sémiotique. Rarement mentionné, il n'est presque jamais discuté. Eco en retient surtout son ouvrage sur Kant, Greimas ne le mentionne pas.

Bien des auteurs majeurs, en linguistique et en sémiotique, évoquent le structuralisme et en débattent en se référant diversement à Jakobson, Lévi-Strauss ou Hjelmslev – mais dans la période 1955-1975, comme si les décennies précédentes s'étaient effacées dans l'oubli. Or, le structuralisme est dans l'entre-deux-guerres un courant majeur de la pensée linguistique et plus généralement scientifique : en témoignent notamment les formalistes russes, le Cercle linguistique de Prague, celui de Copenhague.

En outre, l'image du structuralisme a été troublée par une historiographie biaisée et des condamnations hâtives. Ce fut dès le milieu des années 1950 la condamnation, par Chomsky et ses partisans, des « structuralistes », étiquette attribuée à des distributionnalistes nord-américains que leur positivisme séparait pourtant des structuralistes européens. Ce fut au milieu des années 1960, à Paris notamment, la confusion passablement journalistique sous cette même étiquette d'auteurs aussi divers voire opposés que Lévi-Strauss, Foucault, Lacan, Althusser, Genette, Todorov, Greimas et le Barthes d'alors. Par ailleurs, dès la fin des années 1960, un courant déconstructionniste prit l'avantage, récusant le projet scientifique voire simplement rationnel des sciences sociales. Des structuralistes d'hier se proclamèrent soudain post-structuralistes et c'est encore un *topos* de nos jours, tant en linguistique que dans les études littéraires, que de stigmatiser les pesanteurs normatives et le simplisme d'un structuralisme largement fantasmé. Un retour aux textes et à une historiographie objective est donc d'autant plus nécessaire que la confusion post-moderne s'appuie sur des clichés parés aujourd'hui de toutes les séductions de l'évidence.

2. Apparents paradoxes de « Structuralism in Modern Linguistics »

Pour fil directeur de cette étude, nous prendrons l'article de Cassirer « Structuralism in Modern Linguistics ». D'abord prononcé comme une conférence le 10 février 1945 devant le cercle linguistique de New-York, ce texte parut posthume en août de la même année, dans le premier numéro de la revue *Word* (pp. 97-120, alors que Cassirer venait de décéder le 13 avril¹. Le lecteur qui sur la

¹ Cela lui confère une dimension presque testamentaire ou du moins commémorative d'autant plus émouvante que Cassirer, exilé aux États-Unis, voisinait dans ce même

foi d'une lecture sommaire du titre de Cassirer chercherait une étude sur la linguistique structurale serait déconcerté. Il s'agit sans doute, indirectement, et par une sorte d'ironie socratique que suggère la citation inaugurale de Platon, de rappeler aux linguistes le statut philosophique de questions qui se posent encore à eux, et par un mouvement complémentaire, d'éclairer à leurs propres yeux les déplacements philosophiques considérables qu'a apporté le développement contemporain des sciences de la culture, linguistique comprise bien évidemment. Diverses questions surgissent alors, suscitées par des paradoxes qui frisent la provocation.

Dans cet article sur la linguistique, pourquoi l'opposition entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire prend-elle tant de place ? Sans doute parce que la réflexion morphologique s'est alimentée par la prise en considération des formes naturelles.

Pourquoi « le structuralisme en linguistique » et non « la linguistique structurale » ? La linguistique contemporaine même n'occupe pas une place centrale, et c'est le structuralisme et son archéologie depuis Kant, Goethe et Humboldt qui retient l'attention principale, comme si le structuralisme avait préexisté à la linguistique ou du moins présidé à sa constitution en science.

Pourquoi ces citations de poèmes de Clemens Brentano sur l'eucharistie ou de Schiller sur le règne de l'idéal ? Elles figurent dans l'exkurs final sur la signification du terme *Gestalt*, qu'ils emploient tous deux, le premier pour désigner les deux espèces du pain et du vin, et l'autre l'âme. Au-delà, dans cette conférence adressée à des linguistes, Cassirer illustre apparemment la pertinence de la littérature pour l'analyse lexicale, mais plus profondément le vœu de restituer l'unité de la culture, en l'occurrence entre les lettres et les sciences². Plus profondément, l'art et le langage sont pour lui les deux formes symboliques majeures qui revêtent pour sa pensée une exemplarité telle qu'il complète souvent les réflexions sur le langage par des considérations sur l'art.

Malgré la remarquable clarté didactique dont Cassirer ne se départit jamais, ces questions et les conjectures qui pourraient leur répondre témoignent assez de la complexité des problèmes que soulève cette étude.

3. *Étapes d'un argumentaire*

La philosophie contemporaine du langage reste sans liens déterminés avec la linguistique. Wittgenstein, Austin, Searle, ne citent aucun linguiste et ne tiennent aucun compte des recherches linguistiques contemporaines, se condamnant non seulement à discuter sur des unités problématiques qu'elle a récusées comme le mot, en ignorant le morphème et le phonème qui ont jadis révolutionné la conception du langage et des langues³.

numéro avec Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss, réfugiés eux-aussi. La contribution inaugurale de Lévi-Strauss s'intitulait : « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie » (p. 1-12). Ce numéro inaugural fit date, comme une sorte de manifeste du structuralisme, d'autant plus que selon plusieurs auteurs, comme Muriel van Vliet et Pierre Caussat, ce fut peut-être la première fois qu'apparut, forgé par Cassirer, le terme même de *structuralisme*.

² À l'époque dite du « structuralisme », dans les années 1965-1970, on a prodigué des cours de linguistique aux littéraires, mais il ne serait pas moins judicieux à présent de dispenser des cours de littérature aux linguistes.

³ Pour un développement, on pourra au besoin consulter l'épilogue et notre *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

En revanche, Cassirer prend d'emblée la mesure de la révolution scientifique introduite dans la première moitié du XIX^e siècle par la linguistique historique et comparée et il l'égalise à la révolution galiléenne en physique. Il la considère à bon droit comme exemplaire pour l'ensemble des sciences de la culture, malgré ses contradictions ; et il rappelle justement l'opposition entre le psychologisme de Hermann Paul et le naturalisme physicaliste des néogrammairiens – qui se perpétue de nos jours entre cognitivistes et formalistes.

Après un développement sur la *Gestalt* et le rapport consubstantiel entre formes et champs, Cassirer suggère que le mérite de la linguistique est d'avoir « oublié » la logique pour lui préférer la méthode historique. Cela repose évidemment le problème des rapports entre langage et pensée, mais délivre la réflexion du poids millénaire du parallélisme logico-grammatical qui a configuré la problématique de la philosophie occidentale du langage.

Si, dans le premier tome des *Recherches Logiques*, Husserl a rompu le lien entre logique et psychologie, que devient alors la distinction entre vérités logiques et vérités contingentes, vérités de raison et vérités de fait ? Pour les linguistes structuralistes, il s'agit certes de maintenir l'exigence de rationalité propre à la démarche scientifique, mais sans se satisfaire de cette distinction. La linguistique ne peut être ni une discipline purement formelle ni une simple discipline d'observation ; et, de fait, avec le *Mémoire* de Saussure, elle était parvenue dès 1879 au stade prédictif.

Cette dualité tient à la dimension diachronique de la linguistique, qu'elle partage avec les autres sciences de la culture, qui sont par principe des sciences historiques. Si elle décrit en synchronie des systèmes organisés par des relations d'oppositions fortes (comme en témoignent les systèmes phonologiques et morphologiques), elle doit aussi décrire les évolutions de ces systèmes. Comme les phénomènes persistants peuvent être tout aussi contingents que ceux qui ne le sont pas, il faut admettre des nécessités hypothétiques ou relatives, dont l'exploration est heuristique : nous dirions à présent que les modèles probabilistes (qu'ils soient fréquentistes ou bayésiens) sont les plus adéquats pour les sciences de la culture, ce que confirme l'essor actuel de la linguistique de corpus.

Les structuralistes ont conçu les structures tantôt comme des micro-systèmes formels (par exemple les structures élémentaires de la parenté selon Lévi-Strauss, ou le carré sémiotique selon Greimas et Rastier), tantôt comme des morphologies – et la *Morphologie du conte* de Vladimir Propp illustre bien la théorie des formes qui se développe à partir de Goethe (que Propp cite maintes fois en épigraphe) jusqu'à Waddington, puis de nos jours de Thom à Petitot. C'est donc un enjeu majeur pour le renouvellement du structuralisme que de clarifier les rapports entre les conceptions formelles et morphologiques des structures.

La morphologie concorde en outre avec une épistémologie nouvelle, et le développement que Cassirer procure ici sur les théories de Goethe, y compris celle des couleurs, témoigne d'une conception génétique et dynamique de la connaissance, bien différente de l'évolutionnisme darwinien, radicalisé à présent par le néo-darwinisme.

Le structuralisme cependant serait-il un organicisme et la conception morphologique de la structure entraîne-t-elle nécessairement une métaphore organique ? La question se pose quand on voit comment Cassirer consacre plusieurs pages à Cuvier pour caractériser ce que Radl nommait *l'idéalisme morphologique*. Le parallèle entre formes naturelles et formes linguistiques s'imposait déjà à Meillet quand il définissait le *fait linguistique* même comme « un ensemble dans

lequel tout est interdépendant », tout en citant... Cuvier. De cette définition du fait, on en vient aisément à la définition de la structure même, telle que la formule Hjelmslev, comme une « entité autonome de dépendances internes ». Le fait n'est alors plus accessible par lui-même (ce qui récuse tout positivisme) : c'est la structure qui permet d'appréhender le fait comme tel, et non pas la disposition de faits préalablement reconnus qui permet à la description de (re)connaître une structure. Aussi, l'on ne peut rapprocher deux faits isolés, en négligeant les systèmes qui les instituent. Cela se traduit dans le saussurisme, dont Meillet est l'un des premiers représentants éminents, par le principe que les unités ne préexistent pas aux relations mais au contraire en résultent, ce qui met fin à toute ontologie des substances.

Après avoir rendu justice à Cuvier, si vilipendé jadis par les darwiniens, et à qui il confère à bon droit la stature d'un épistémologue, Cassirer poursuit son parallèle entre l'évolution de la linguistique et celle de la biologie en s'appuyant sur le holisme de Haldane et de Bertalanffy. Il semble poursuivre là une réflexion amorcée par Jakobson et favorisée par le vitalisme romantique des formalistes russes, mais toutefois son propos dissocie nettement linguistique et biologie par une critique de Schleicher.

Nous sommes ici devant une question fondamentale, car Cassirer entend bien préciser la distinction entre sciences de la nature et sciences de la culture ; et pour cela, il lui faut caractériser la spécificité des structures sémiotiques. En critiquant l'organicisme romantique de Schleicher, il précise que la langue est « organique » mais sans aucunement être pour autant un « organisme ». L'exemple de l'œuvre littéraire ou philosophique, celle de Dante et celle de Kant, vient ici appuyer son propos. Shakespeare, Goethe et Beethoven viennent même en renfort, pour anéantir ensuite la thèse de Max Müller que les lois linguistiques s'imposent à nous comme des lois physiques.

En effet, les langues dépendent entièrement de nous, comme Whitney l'avait rappelé : elles sont nos oeuvres. Si la linguistique n'est donc pas une science de la nature, faut-il pour autant la ranger parmi de problématiques « sciences de l'esprit » (*Geisteswissenschaften*) ? Les partisans d'une séparation radicale, tant Dilthey que Rickert, ne laissent aucune place à la linguistique - ce qui suggère qu'elle n'est ni une science de la nature ni une science de l'esprit. Elle leur échappe si bien par sa « logique » propre que la prendre en considération pourrait bien conduire à la récusation globale du concept même de « sciences de l'esprit », car le *Geist* n'est pas une entité substantielle, mais bien un antique protagoniste de la métaphysique.

Dès lors, par un armistice bouleversant, c'en est fini de la gigantomachie millénaire entre matérialistes et idéalistes. L'Esprit (*Geist*) devient alors pour Cassirer un nom générique pour « le monde de la culture humaine » (1945, *op. cit.*, p. 114 [The world of human culture]). Comme cachée dans une incidente, cette suggestion apparemment terminologique *met fin* au dualisme millénaire qui oppose le sensible et l'intelligible, et qui fut encore aggravé, dans le domaine de la théorie de la connaissance, par le romantisme tardif de Dilthey et de ses successeurs.

Par exemple, le son linguistique est évidemment matériel, mais le phonème est bien, dans les termes de Saussure, une « image acoustique » et Troubetzkoy, que cite alors Cassirer, renchérit en le définissant comme incorporel. La phonétique relèverait-elle donc des sciences de la nature, et la phonologie des sciences de la

culture ? À tous les paliers de description, la sémosis unit le sensible à l'intelligible, si bien que l'on a pu parler sans fard de *perception sémantique*⁴.

Le sémiotique échappe ainsi aux catégories de l'ontologie classique. Le langage peut être considérée comme une sorte de milieu, « l'atmosphère dans laquelle nous vivons et nous mouvons, dans laquelle nous trouvons les conditions de notre existence », écrit ici Cassirer en ébauchant une conception écologique du langage comme partie du milieu sémiotique propre à l'humanité. Il relève donc, en tant que « forme symbolique », de la sémiotique et non de la physique.

La linguistique reste cependant sous le régime épistémologique commun à toutes les sciences - et, ajouterais-je, le paradigme indiciaire qui permet à Cuvier de reconstituer des espèces disparues à partir de restes incomplets ne diffère pas dans son principe à celui qui permet de reconstruire les langues disparues comme l'indo-européen.

Le lien avec le problème universel de la morphologie peut alors être réaffirmé, puisqu'en la matière les idées de Goethe demeurent la « boussole intellectuelle » de Wilhelm von Humboldt, si bien que Cassirer souligne la paraphrase délibérée que Humboldt fait d'une poésie de Goethe, *Die Metamorphose der Pflanzen*. Mieux encore, et ici Cassirer revient au néokantisme de sa jeunesse, Humboldt prolonge Kant à propos des langues, alors même que depuis Herder on s'accorde à lui reprocher amèrement de n'en avoir pas tenu compte⁵. La relecture de Kant permet alors de revenir aux conditions du développement de la linguistique, puisque Kant rompt aussi bien avec l'empirisme de Locke qu'avec l'intellectualisme de Leibniz ; cette relecture généreuse de Kant n'est cependant possible qu'à travers la bienveillance de Humboldt à son égard. Enfin, Cassirer conclut et approfondit son propos par un retour historique sur le concept éminemment morphologique de *Gestalt* qui prend sa source dans le schématisme kantien.

La linguistique structurale se trouve ainsi justement ressaisie dans le cadre de la linguistique historique et comparée dont elle semble tout à la fois l'origine et le prolongement. La méthodologie qu'elle a mise en œuvre a une portée générale qui intéresse l'ensemble des sciences de la culture. C'est en effet le problème de la sémosis qui a permis de dépasser le dualisme traditionnel entre matière et esprit, pour concevoir la dualité entre expression et contenu, sur un fond général qui dès lors ne peut plus être celui de l'Esprit, mais celui, purement sémiotique, de la culture. Parallèlement, l'assimilation de la linguistique aux sciences de la nature se voit récusée, et le projet même d'une naturalisation devient inconcevable.

Enfin, le propos ne se limite pas à la linguistique au sens restreint mais reconnaît dans le structuralisme « l'expression d'une tendance générale » de la pensée scientifique contemporaine, et qui ne se limite même pas aux sciences de la culture.

La philosophie de la linguistique structurale ici à l'œuvre dépasse la linguistique pour en mettre en évidence la portée épistémologique générale. Dès lors, on ne saurait regretter le peu de détails que Cassirer distille sur la linguistique de la première moitié du XX^e siècle : il s'agit bien plutôt de montrer, en se référant

⁴ Cf. l'auteur, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, 1991, ch. VII.

⁵ Le kantisme peut toutefois contribuer à l'édification de la sémiotique, et le regretté Tullio De Mauro, dans son *Introduction à la sémantique* (tr. fr. J.-L. Calvet, Paris, Payot, 1969, p. 69 ; p. 64 dans l'édition italienne originale) relève justement deux passages cruciaux, celui qui évoque le schématisme au dans l'*Analytique des principes* et le §59 de la *Critique de la faculté du juger*.

comme par concession aux auteurs majeurs, Saussure, Meillet, Brøndal, Troubetzkoy, Jakobson, comment situer le concept même de structure au sein de la tradition morphologique qui, comme le projet d'une linguistique historique et comparée, remonte aux Lumières et tout particulièrement à l'*Aufklärung*.

4. Du schème à la structure

Pourquoi cependant revenir à Kant dans une étude sur la linguistique, alors qu'en son temps la linguistique n'existait pas et qu'il est réputé pour n'avoir rien dit du langage ? Un des points les plus délicats de la philosophie kantienne est la théorie du schématisme qui articule les concepts avec les données sensibles. Son principe est un « un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine dont nous aurons de la peine à amener la nature à dévoiler un jour les vrais opérateurs et à les mettre à découvert sous nos yeux »⁶.

Par cette théorie, Kant entendait concilier ou réconcilier le sensible et l'intelligible et rompait avec un dualisme millénaire. Nouvelle, bien que préfigurée par diverses théories de l'imagination, la notion de schématisme s'est diffusée jusqu'à nos jours dans les recherches cognitives. Nous avons jadis retracé comment Bartlett l'avait jadis retrouvée chez Otto Seltz et comment elle avait préparé la théorie des prototypes chez Eleanor Rosch (l'auteur, *op. cit.*, ch. 5). Elle trouve à présent de nouveaux échos en neurologie avec la théorie de la *vicariance* chez Alain Berthoz.

Mais qu'en est-il en linguistique ? Fondateur majeur de cette discipline, Humboldt reste « foncièrement lié à Kant » comme le souligne Cassirer⁷. Il semble même à ses yeux le véritable continuateur philosophique de cette « révolution du mode de pensée », plus que Schelling, Fichte, ou Hegel, et alors même qu'il s'emploie à de minutieuses descriptions linguistiques : « L'œuvre de Humboldt apparaît à première vue moins verrouillée que [ces systèmes]. Plus on le suit dans la voie où il s'engage, plus il semble se perdre dans le dédale des problèmes soulevés par la science et dans les questions de détail rencontrées par une telle recherche. Mais il imprègne tout ce labeur d'un esprit authentiquement philosophique, sans jamais perdre de vue l'ensemble qui constitue l'horizon de sa recherche » (*op. cit.*, p. 249).

C'est qu'en posant le problème fondamental de la sémosis, comme articulation entre les deux plans du langage, contenu et expression, Humboldt transpose et fait fructifier le problème du schématisme. En commentant Humboldt, Cassirer lie ainsi l'émergence de l'expression à celle de la signification, quand il écrit : « Le commencement de la nomination (*Benennung*) est en même temps le commencement d'une nouvelle et plus profonde signification (*Besinnung*) » (*op. cit.*, p. 250). D'un même mouvement, il articule l'individuel et l'universel, voire dans les termes de Rickert, l'idiographique et le nomothétique, et « se place [...] sous le signe d'une grande idée : sous le signe d'un universalisme enveloppant qui veut

⁶ *Critique de la raison pure*, 2^e partie, La logique transcendantale, 2^e livre, L'analytique des principes, ch. 1 : Du schématisme des concepts purs de l'entendement ; tr. fr. (modifiée), p. 887.

⁷ « Die Kantischen Elemente in W. von Humboldts Sprachphilosophie », in E.W. Orth (éd.) *Geist und Leben*, Leipzig, Reclam, 1993, p. 270.

être et demeurer en même temps l'individualisme le plus rigoureux » (*op. cit.*, p. 249)⁸.

La remise en cause, par la sémiosis même, de l'opposition entre le sensible et l'intelligible porte une atteinte majeure à l'ontologie traditionnelle, d'autant plus profonde que Cassirer récuse en outre le primat de la substance sur la fonction. Il en est venu là après avoir tiré les conséquences épistémologiques des bouleversements de la physique (qui avait abandonné le concept de substance dès la fin du XIX^e siècle) et des mathématiques⁹. Dès 1910, dans *Substanzbegriff und Funktionsbegriff*, sous-titré *Untersuchungen über die Grundfragen der Erkenntniskritik* (Recherches sur les questions fondamentales intéressant la critique de la connaissance), il affirme le primat principal de la fonction sur la substance, d'où l'effondrement des deux préjugés majeurs : celui qu'il existerait des objets composés de formes et de substances indifférentes à leurs accidents, et celui que les concepts les représenteraient par l'abstraction qui les subsume. Si les fonctions l'emportent, l'unité et l'identité à soi des êtres se brouillent voire s'effacent, de même que leurs hiérarchies et même leurs analogies.

Les « objets » ne sont plus définis que par des faisceaux de relations fonctionnelles, et d'abord par leurs différences ; et les réseaux relationnels peuvent alors se transposer par homologie dans des domaines d'objectivation différents (des mathématiques à la chimie, aux sciences de la vie, etc. - et pourquoi pas aux sciences de la culture).

On reconnaît là des principes fondamentaux du structuralisme, tels que Saussure les élaborait dans les années 1890-1910, que le *Cours de linguistique générale* a laissé transparaître à sa publication en 1916 et sur lesquels *De l'essence double du langage* a enfin apporté une clarté décisive à sa parution en 2002.

Substance et fonction posait ainsi les bases épistémologiques du structuralisme, alors même qu'il était élaboré presque secrètement par Saussure ; Cassirer y parvient en esquissant une solution sémiotique au problème du schématisme, solution que permet une réflexion sur le langage développée ultérieurement dans le premier tome de la *Philosophie des formes symboliques*.

Nous pourrions même formuler l'hypothèse que le structuralisme humboldtien était la condition pour la création et le fondement sémiotique de la linguistique historique et comparée. Il ne serait parvenu au stade théorique que chez Saussure en 1891 quand il écrit *De l'essence double du langage* (texte retrouvé en 1996) et chez Cassirer en 1910 dans *Substance et fonction*.

Dans cette mesure, Cassirer et Saussure, par des parcours inverses, l'un venant de la philosophie, l'autre de la linguistique, se seraient ainsi complétés pour formuler les principes du structuralisme et étendre au-delà du langage et des langues, vers

⁸ Cela rappelle Humboldt : « Si étonnante est dans la langue l'individuation au sein de la convergence universelle qu'il est tout aussi juste de dire que le genre humain en entier ne parle qu'une seule langue que de dire que chaque homme possède la sienne en propre » (Humboldt, W. von, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, tr.fr P. Caussat, Paris, Seuil, 1974, p. 188).

⁹ Voir notamment « Kant und die moderne Mathematik », *Kant-Studien* 12, 1907, pp. 1-40 ; et *Zur Einsteinschen Relativitätstheorie. Erkenntnistheoretische Betrachtungen*, Berlin, Bruno Cassirer, 1921.

la sémiologie pour Saussure, vers une philosophie des formes symboliques pour Cassirer¹⁰.

Les formes symboliques comme le langage correspondent à ce que Saussure nommait des *institutions*. L'objectif commun à la sémiologie et à la théorie des formes symboliques est de décrire la diversité et les interactions des systèmes sémiotiques qui constituent les cultures, voire de fédérer les sciences de la culture.

Saussure reste souvent elliptique sur ses sources, mais il est bien établi qu'il puise aux mêmes sources que Cassirer : on sait son intérêt pour les avancées scientifiques « dures » de son temps et c'est délibérément qu'il a radicalisé Humboldt. Ce cousinage humboldtien a favorisé des rencontres ultérieures. Karl Bühler, illustre psychologue du courant de la *Gestalt*, ne s'y est pas trompé dans sa conférence au XII^e Congrès de Psychologie tenu à Hambourg en 1931 (publiée dans les actes, à Iena, en 1932). Dans sa contribution, *Das Ganze der Sprachtheorie, ihr Aufbau und ihre Teile* (La théorie du langage dans son ensemble ; sa constitution et ses parties), il associe Cassirer et Saussure pour leur rendre ainsi hommage : « Ils s'accordent dans la proposition fondamentale de la nature du langage comme signe, proposition que Cassirer interprète et légitime du point de vue de la critique de la connaissance, tandis que Saussure l'adopte simplement comme une proposition suprême de la connaissance linguistique au nom d'une théorie de la connaissance propre à un empiriste naïf »¹¹. Si les études saussuriennes ne peuvent que récuser ici la notion d'empirisme naïf, ce propos confirme que Cassirer n'est alors pas considéré comme un simple commentateur mais comme un théoricien du structuralisme, à l'égal de Saussure, et qu'ils concordent sur la définition même du langage par sa sémosis propre¹².

Le structuralisme n'est donc pas une efflorescence tardive des années 1960, et l'on pourrait même soutenir l'hypothèse que le structuralisme de Humboldt, à l'œuvre dans ses écrits des années 1820-1835, fut une des conditions pour la création et le fondement sémiotique de la linguistique historique et comparée ; mais ce fondement épistémologique ne serait parvenu au stade théorique explicite et public que chez Cassirer.

Du moins, par le biais de Humboldt, est-il passé du schème kantien à la structure, voire de la structure à la question de la sémosis. On peut lire ainsi la conclusion du premier tome de la *Philosophie des formes symboliques* (1972, p. 294) dont la dernière phrase souligne que le langage rend indissolubles le sensible et de l'intelligible : « l'opposition entre les deux extrêmes, le sensible et

¹⁰ Voir *Philosophie der symbolischen Formen*, Berlin, Bruno Cassirer. Première partie : *Die Sprache*, 1923. Deuxième partie : *Das mythische Denken*, 1925. Troisième partie : *Phänomenologie der Erkenntnis*, 1929.

¹¹ D'après Pierre Caussat, *Variations philosophiques et sémiotiques autour du langage*, Louvain-la-neuve, Academia, 2017, p. 380, traduction modifiée. Je m'appuie ici sur le chapitre 6.

¹² Bühler fait ici preuve d'une enviable perspicacité. Dans l'étude de Cassirer, Saussure n'est mentionné qu'une fois et comme incidemment. Certes, en 1945, hors des spécialistes de l'indo-européen, il n'était connu que par un *Cours* posthume compilé par des collègues. Il a regagné une grande importance avec l'essor de la sémiotique (à partir des années 1965) et la patiente reconstruction de ses œuvres par Godel, De Mauro, Engler, Bouquet notamment ; enfin avec la découverte en 1996 du manuscrit sur *L'essence double du langage*.

l'intellectuel, ne rend pas compte de la valeur spécifique du langage, car celui-ci, dans toutes ses manifestations et à chacune des étapes de son progrès, s'avère être une forme d'expression à la fois sensible et intellectuelle ». Nous dirions à présent que par le langage le dualisme traditionnel se trouve ainsi récusé, dépassé et transformé par la dualité entre contenu et expression, qui se concrétise dans une sémiotique instable et toujours renouvelée.

Pour parvenir à sa conclusion, Cassirer a rompu avec la tradition spéculative de la philosophie du langage et mené une enquête détaillée sur la linguistique : l'index des langues qui suit immédiatement ce dernier propos ne compte pas moins de 119 entrées. En revanche, on aura beau scruter les écrits d'Austin ou de Searle, on ne trouvera jamais que quelques exemples en anglais - c'est dire ce qui sépare de la philosophie du langage l'authentique *philosophie de la linguistique* que Cassirer articule en proposant une philosophie de formes symboliques, véritable théorie sémiotique d'autant mieux compatible avec la sémiologie saussurienne qu'elle puise aux mêmes sources et entend poser les mêmes problèmes fondamentaux.

5. Structuration et individuation

On a longtemps reproché et l'on reproche encore au structuralisme un statisme caricatural, alors que d'emblée ses grands auteurs ont insisté sur son énergétique, déjà évidente dans le schématisme kantien. Ainsi, pour Cassirer, la fonction symbolique manifeste-t-elle « l'énergie de l'esprit par laquelle un contenu de signification est lié à un signe sensible concret et est intérieurement approprié à ce signe »¹³. Voyons comment cette énergétique est reversée à la dynamique même du langage, et, au-delà, de la culture.

Loin des réductions logiques, la structure est d'abord conçue comme une forme, au sens de la morphologie de tradition goethéenne, dont Cassirer retrace l'histoire en s'éloignant du langage de manière presque provocatrice, pour y revenir non sans humour dans son épilogue de 1945 (*op. cit.*, pp. 116-120) sur les acceptions du mot *Gestalt*.

Le rejet du logicisme en matière de langage laisse ouverte la question d'une modélisation des formes sémiotiques elles-mêmes. Ainsi Cassirer, se référant à la théorie des groupes de Felix Klein, « réinterprète la *Gestalt* goethéenne non seulement comme mise en série réglée à partir d'un cas saillant, un point du réel efficace et fécond, mais comme principe d'un groupe de transformation »¹⁴. Cinq ans plus tard, dans *Les structures élémentaires de la parenté*, Lévi-Strauss définit la structure élémentaire de parenté en utilisant la notion de groupe de Klein, qu'il mettra ensuite à profit dans *La structure des mythes* (1958) pour établir la « formule canonique du mythe ». Enfin, depuis la définition du carré sémiotique en 1968 par Greimas et Rastier, de nombreux auteurs sont revenus sur sa parenté avec

¹³ Cassirer, 1994, *Wesen und Wirkung des Symbolsbegriffs*, 8^e éd., Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, p. 175.

¹⁴ Cf. Muriel van Vliet, *op. cit.* p. 13 ; et aussi Ernst Cassirer, « The concept of group and the theory of perception » [1944], in *Gesammelte Werke (ECW) 24, Aufsätze und kleine Schriften 1941-1946*, Hambourg, Felix Meiner Verlag, 2007.

un groupe de Klein¹⁵. L'archéologie cassirérienne de ces modélisations structurales n'a pas été assez mise en lumière.

Outre celui des transformations, Cassirer posait par ailleurs le problème fondamental de la *prise de forme* : « Comment l'indéterminé parvient-il à la détermination, le sans-forme à la forme ?... Dans la mesure où le problème se déplace de l'être au savoir, il prend une forme nouvelle... Car le « ce que » du contenu d'expérience n'existe jamais sans le « comment ». Sa nature particulière n'est jamais en quoi que ce soit « donnée » hors des relations dans lesquelles il se tient avec d'autres éléments de même nature. [Et on ne saurait en savoir plus sur la nature propre des constituants élémentaires.] Car la seule donnée sur laquelle reposent le concevoir et le savoir est précisément la nécessaire liaison de ce que la critique nomme la « matière » et la « forme » de la connaissance, mais non pas du tout ce que chacun des deux termes peut être avant et à l'extérieur de cette liaison »¹⁶. La réflexion de Cassirer rencontre ici encore celle de Saussure, tant par sa teneur que par son style, bien qu'il traite ici de la théorie de la connaissance et Saussure de celle du langage. C'est précisément par ce mouvement que la philosophie de Cassirer a évolué vers une sémiotique et a quitté la philosophie internaliste de l'esprit (qui serait au fondement des sciences « de l'esprit » ou *Geisteswissenschaften* selon Dilthey) pour une objectivation de la culture comme système co-instituant de formes symboliques en évolution. En même temps, l'homme, antique « animal rationnel », défini comme sujet transcendantal pourvu de catégories *a priori* qui organisent la connaissance, devient un « animal symbolique », une personne située au sein d'un monde culturel pluralisé qui le configure dans son ontogenèse et dans lequel il déroule sa vie, confronté sans cesse aux langues, aux mythes, aux arts, aux religions. Bref, un homme de signes.

Comme une structure est une forme, elle est compréhensible et descriptible de deux manières complémentaires, comme prise de forme (ou morphogenèse) et comme moment provisoirement stabilisé dans une série de transformations (ou métamorphismes). Or, si l'on écarte l'image fautive de codes qui apparieraient décisivement et terme à terme des contenus et des expressions, la sémosis, au centre de l'attention de Cassirer comme de Saussure, peut ainsi être décrite comme une prise de forme, une agrégation progressive de relations autour d'un *germe structurel*, conformément à l'intuition de Simondon. La structure est une forme saillante, organisée, mais non rationnelle *a priori* : même si, par simplification les relations entre ses points singuliers peuvent être typées pour parvenir à une représentation quelque peu logicisée.

La relation entre formes et substances le cède alors à la relation entre les fonds et les formes, pour autant que l'on définisse les fonds non comme des écrans inertes, mais comme des champs saturés, parcourus des contradictions qui, passés certains seuils, suscitent l'émergence de formes ou de sections de forme. Les formes sémiotiques ainsi conçues se transforment en outre à chacune de leurs occurrences sur le même fond, voire semblent indéfiniment transposables, par homologie créatrice, sur divers fonds, comme l'attestent par exemples les

¹⁵ Voir par exemple Zilberberg et Fontanille, *Tension et signification*, Bruxelles, Mardaga, 1998, p. 62 sq.).

¹⁶ Cassirer, Ernst (1983) *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, Paris, Éditions de Minuit, p. 15-17.

phénomènes de comparaison et de métaphore ; enfin, elles se transposent dans divers systèmes de signes, comme l'attestent les « migrations » de thèmes ou de grandeurs narratives, d'un médium à l'autre, voire d'un niveau sémiotique à l'autre dans le multimédia.

La réflexion morphologique s'est longtemps fondée sur la biologie : cela accrédite un organicisme qui a pu être critiqué et qui reste fort sensible dans la tradition russe de Troubetzkoy à Lotman. Toutefois, la morphologie théorique, de Waddington à Petitot, entend pouvoir dépasser cela : les formes naturelles et les formes culturelles deviendraient alors susceptibles du même type de description, ce qui relativiserait à tout le moins l'antagonisme diltheyien entre sciences de la nature et sciences de la culture - et rétablirait l'unité rationnelle du projet scientifique. Cependant, les structures sémiotiques ne sont pas comparables aux formes naturelles qui occupent la réflexion morphologique depuis Goethe. Aucune morphologie homogène ne correspond à une sémosis, car la sémosis n'est pas l'appariement d'une forme et d'une substance (ce qui serait une conception hylémorphique), ni le profilage d'une forme sur un fond (comme on l'a vu dans la *Gestalt*, puis dans différentes théories cognitives, jusqu'à Langacker) mais l'émergence corrélatrice de deux formes au cours de leur appariement à partir des champs saturés du contenu et de l'expression. Cette dualité constitutive, relevant de ce que Saussure nommait *l'essence double*, la distingue décisivement des formes naturelles.

En outre, par un corollaire nécessaire du principe de différentialité, les formes sémiotiques ne se définissent pas seulement par leur évolution et leur histoire interne, mais aussi par les formes voisines dans leur environnement sémiotique. Elles se caractérisent ainsi, ou du moins se reconnaissent, tant par des points singuliers que par les relations de contraste qui les instaurent, en leur sein d'une part, et avec les formes voisines d'autre part. Le structuralisme en sémiotique appelle donc une théorie *relationnelle* des formes. Les formes biologiques ne se définissent pas directement les unes par rapport aux autres. Certes la fougère voisine avec l'orchidée, mais leurs relations sont d'un tout autre ordre de complexité que les thèmes d'un poème ou les personnages d'un roman. Ainsi, les formes naturelles, dans l'ontogenèse comme dans la phylogenèse, restent relativement indépendantes des relations entre espèces, même si par exemple les proies et les prédateurs s'adaptent les uns aux autres. En outre, à la différence des formes naturelles, qui évoluent à des échelles temporelles différenciées et selon les modifications aléatoires de leur environnement, les formes sémiotiques se construisent différenciellement par discrétisation¹⁷. La réflexion des linguistes a mis en évidence ce principe pour les phonèmes et il a été maintes fois confirmé expérimentalement, dès les années 1950, avec les études de Lieberman sur la perception catégorielle. Au risque d'en rester à une forme de binarisme jakobsonien, cela fut transposé par Pottier puis Greimas aux contenus des morphèmes (les sémèmes).

Bref, les formes sémiotiques ne peuvent jamais être caractérisées isolément et doivent toute leur « substance » aux autres formes avec lesquelles elles contrastent dans leur contexte et dans leur corpus immédiat, voire dans leur

¹⁷ Par exemple, les personnages d'un roman, Emma, Rodolphe, Charles font malgré eux système à leur manière et ne seraient rien les uns sans les autres ; alors que la fougère précéda l'orchidée pendant des centaines de millions d'années ...

corpus lointain ou « intertexte »¹⁸. En somme, par ces deux spécificités, leur dédoublement structurel (leur « essence double ») et leur différentialité, les grandeurs sémiotiques restent éminemment *métastables*, parcourues par des déséquilibres constants, tant sur le plan du contenu que sur celui de l'expression ; et leur énergie propre est en outre reprise et animée par la dynamique qui caractérise toute culture, et qu'engendrent continuellement ses contradictions internes et externes.

Détaillons les attendus épistémologiques de cette reconception de la sémosis, pour éclairer les avancées actuelles d'un structuralisme dynamique. On sait que les révolutions scientifiques, notamment en physique, de la thermodynamique à la théorie quantique, ont ruiné l'édifice de l'ontologie, récusant notamment le concept de substance et les postulats de la discrétion et de l'identité à soi des objets. Elles ont été réfléchies en philosophie, de Cassirer, dont un des premiers livres portait sur la physique quantique, jusqu'à Simondon, à qui l'on doit une théorie dynamique de l'individuation parfaitement compatible avec les grandes intuitions saussuriennes. À l'objectivité postulée se substitue alors une *objectivation* construite dont la description scientifique doit tenir compte pour problématiser ses objets. Aux diverses « formes symboliques » selon Cassirer, comme le langage, le mythe, le droit, correspondent ainsi des régimes d'objectivations spécifiques.

Simondon met fin aux apories de l'ontologie classique par une théorie non identitaire des étants : ils ne sont aucunement donnés mais résultent de processus d'individuation¹⁹. La théorie de l'individuation décrit une dynamique des prises de forme qui met fin à la conception immarcescible des signes, comme à leur réduction à des choses parmi d'autres et déjà discrétisées.

Dérivée de Simondon, appuyée sur Saussure en linguistique et sur Leroi-Gourhan en anthropologie, la théorie de l'individuation récuse les principaux postulats de l'ontologie, comme la permanence des objets ou la séparabilité des formes et des substances.

Dans ce cadre, on peut redéfinir la sémosis par des opérations de transformation, qu'elles soient génétiques ou interprétatives. Elle apparaît non pas comme une instanciation logique (passage d'un type à une occurrence) mais comme une *prise de forme* relevant d'une morphologie transformationnelle, celle des métamorphismes. Cette prise de forme est d'abord la conjonction entre un signifié et un signifiant, encore à l'état préindividuel, mais qui s'individuent par là.

Concrétisant la dualité entre contenu et expression, cette conjonction se trouve en outre sous la recton de la dualité langue/parole, et, au-delà, de la dualité masse/individu²⁰. En outre, l'individuation du « signe de parole » (selon la formule

¹⁸ Cela écarte au demeurant les hypothèses universalistes qui, encore chez Greimas dans *Sémantique structurale* (1966), supposaient qu'une combinatoire de quelques dizaines de sèmes puisse engendrer des millions de sémèmes.

¹⁹ Cf. Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2013. Pour un développement, voir l'auteur, *Créer : image, langage, virtuel*, Paris-Madrid, Casimiro, 2016, conclusion.

²⁰ Saussure note à ce propos : « La langue est consacrée socialement et ne dépend pas de l'individu. Est de l'Individu, ou de la Parole : a) Tout ce qui est Phonation, b) tout ce qui est combinaison - tout ce qui est Volonté » (*Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 194). Les dualités sont des forces qui parcourent tout champ linguistique et plus généralement sémiotique.

saussurienne) s'élabore médiatement à partir de la langue comme champ lointain (ou ce que l'on nomme dans la théorie des systèmes dynamiques un *espace de contrôle*), alors que le champ immédiat du contexte (ou *espace d'état*) contraint ou du moins oriente tant la phonation comme geste élocutif que la « combinaison » comme geste sémantique.

La notion de champ saturé devient ici fondamentale. Avant la prise de forme sémiotique, les deux plans du langage sont parcourus de tensions en raison même du principe différentiel qui préside à la discrétisation de toutes les grandeurs linguistiques. Pour constituer un signe ou une grandeur sémiotique quelconque, l'individuation est double, car c'est à partir de deux champs hétérogènes et sans concordance de phase que s'opère la sémosis. Elle réalise ainsi une double transition de phase, sous l'effet de diverses forces, pour constituer deux parties homogènes alors identifiables comme l'expression et le contenu du signe.

Les forces en jeu dans les transitions de phase (que la tradition grammaticale résumait à une « actualisation » restée mystérieuse) sont principalement : (i) les forces quiaturent les champs, au premier rang desquelles les forces de différenciation qui conduiront à l'individuation des oppositions phoniques et sémantiques ; (ii) les forces issues du contexte antérieur, voire à l'écrit du contexte ultérieur.

La dualité entre paradigme et syntagme trouve ici les médiations nécessaires, puisque le signe n'est jamais isolé et ne passe de l'état préindividuel à l'état individualisé que si le contexte active sa discrétisation. Ainsi, les *parcours* génétiques et interprétatifs élémentaires peuvent-ils être décrits par les forces à l'œuvre dans la prise de forme. On a pu détailler comment les processus d'assimilation et de dissimilation en jeu dans les différenciations : les grandeurs minimales résultent de processus de discrétisation et de stabilisation temporaire dans le son comme dans le sens, si bien qu'il serait illusoire de postuler un inventaire des sèmes ou de phèmes immédiatement identifiables dans le flux sémantique ou phonique de la parole. En outre, les régimes de constitution et de dissolution des formes à partir des fonds sémantiques et expressifs se rapportent à des phases de sommation et de diffusion.

Comme tout résultat métastable d'un processus d'individuation, le signe correspond à un minimum local d'énergie, mais sa création même l'a pourvu d'une *énergie d'activation* et maintient ainsi la tension qui lui permettra des transformations ultérieures. Toute grandeur sémiotique est en effet métastable en un sens particulier : puisqu'elle est purement différentielle, il suffit de modifier son paradigme, son contexte ou son corpus pour qu'elle se modifie avec les relations qui la constituent. Aussi ne parvient-elle jamais à un état stable, puisqu'elle figure toujours dans un système et un corpus en évolution. Sa répétition reste impossible, car un signe n'est perçu comme tel que dans un contexte de production ou d'interprétation, c'est-à-dire de reproduction, comprise comme recréation.

Il faut enfin introduire une distinction entre les variations aléatoires qui affectent toute occurrence considérée comme un hapax²² et les variations convergentes qui procèdent d'un projet et concourent à une prise de forme

²¹ Je suis ici Simondon, 2013, p. 556.

²² Saussure donne l'exemple illustre de la répétition *Messieurs ! Messieurs !*, où chaque occurrence diffère par sa position, son intonation, etc.

nouvelle, d'où la nécessité d'élaborer la théorie des transformations des formes et des fonds sémantiques et expressifs.

6. Pour en finir avec une *damnatio* ?

L'ampleur et l'intérêt de l'œuvre de Cassirer restent largement sous-estimés²³, alors même qu'elle serait à même d'inspirer le renouveau épistémologique dont les sciences de la culture ont le plus grand besoin. Cette œuvre a pu sembler trop érudite ou trop soucieuse de la complexité, trop éloignée des anecdotes et des effets rhétoriques de la dialectique déconstructive ; trop distante des idéalités hiératiques qui sont devenues des icônes dans les milieux intellectuels, comme le Corps, le Pouvoir, le Genre, l'Occident, l'État d'exception, etc. S'appuyant sur des corpus oubliés, en des langues diverses, elle ne pourrait être véritablement débattue qu'en se plongeant à nouveau dans ces corpus.

À vrai dire, la personne et le nom même de Cassirer font l'objet d'une sorte de *damnatio* depuis la rencontre de Davos avec Heidegger en 1929. Soigneusement organisée par Heidegger qui s'entourait du groupe soudé de ses disciples, qu'il présentait alors comme une « troupe d'assaut » (*Stosstrupp*), cette journée des dupes tourna au guet-apens. Si les aspects antisémites restèrent implicites, ils furent parfaitement perçus, comme en témoignent les mémoires de Toni Cassirer. D'emblée, l'école heideggérienne fit chorus pour claironner la défaite théorique de Cassirer et cette légende se transmet pieusement jusqu'à nos jours. Pour Heidegger, Cassirer représentait en effet un triple danger. (i) Il était le premier universitaire de famille juive à être nommé recteur, alors que dès 1916 Heidegger s'indignait de « l'enjuivement » (*Verjudung*) croissant des universités allemandes ; (ii) il était un philosophe des sciences reconnu, alors que Heidegger, exécrant toute rationalité, récusait la science au motif qu'elle « ne pense pas » (*denkt nicht*) ; (iii) enfin Cassirer, dans ses travaux sur les bouleversement contemporains des sciences, notamment son livre sur Einstein, tirait les conséquences philosophiques de la dissolution de l'ontologie classique, alors que Heidegger en instrumentait inlassablement les catégories principales à l'appui de son idéologie identitaire²⁴.

Cette polémique biaisée esquivaient l'essentiel, mais a suffi à justifier un coup de force historiographique, pour accréditer une division de principe entre philosophie « continentale » et philosophie « analytique ». L'école heideggérienne, de Gadamer à Vattimo et Derrida, prétendit représenter au mieux, voire sans reste, la philosophie continentale, renvoyant tout autre courant de pensée à des ténèbres rationalistes et nord-américaines. Cette frontière fantômatique aurait tout aussi bien pu passer cependant au sein même de la philosophie allemande (beaucoup de ces « américains » comme Carnap - défini comme tel par Heidegger - n'étaient d'ailleurs que des exilés) et autrichienne (la philosophie dite *analytique* a été

²³ Par exemple, en France, il aura fallu attendre 49 ans pour que soit traduit le premier tome de la *Philosophie des formes symboliques*, 58 ans pour *La philosophie des Lumières*, 67 pour *Substance et fonction*, 78 pour *Le problème de la connaissance*. Toutefois, un regain d'intérêt se fait jour, dont témoigne notamment la remarquable synthèse de Jean Lassègue, *Cassirer. Du transcendantal au sémiotique*, Paris, Vrin, 2016.

²⁴ À ce propos, Emmanuel Faye a récemment démontré comment la première page de *Sein und Zeit* réécrit antinomiquement la première page de la *Philosophie des formes symboliques*.

fondée et illustrée par des auteurs comme Bolzano, Brentano, Wittgenstein, Carnap, Schlick - assassiné par les nazis).

La *damnatio* se poursuit dans le silence. Cependant Gadamer, disciple préféré et successeur de Heidegger, a cherché à délégitimer la recherche de Cassirer à partir du langage. Il écrit ainsi dans *Vérité et méthode* : « La question se pose en effet de savoir si le *concept de langue*, sur lequel se fondent la linguistique moderne et la philosophie du langage, correspond bien aux données actuelles du problème. On a récemment et à juste titre fait valoir dans les milieux linguistiques que le concept moderne de langue présuppose une conscience de langue qui est elle-même un résultat de l'histoire et qui ne s'applique pas au début du processus historique, en particulier à ce qu'était la langue chez les Grecs » (1960, trad. fr., Paris, Seuil, 1996, p. 426). À supposer que les Grecs, ainsi essentialisés, n'aient pas disposé du concept moderne de langue, en quoi cela le délégitimerait-il ? Gadamer semble présupposer ainsi, à la suite de Heidegger, une connaissance originaire indépassable²⁵. Gadamer poursuit en jetant le doute sur la notion de forme, confondant délibérément la *forme*, en tant qu'elle serait opposée à la substance et l'objet d'une linguistique formelle, et la *forme symbolique* telle qu'elle est définie par Cassirer : « ... la linguistique et la philosophie du langage présupposent dans leur travail que la *forme* de la langue est leur thème unique. Le concept de forme est-il bien à sa place ici ? La langue est-elle vraiment une « forme symbolique » comme l'a dit Cassirer ? Est-ce qu'on rend ainsi justice à son caractère unique qui consiste en ce que la dimension langagière englobe, pour sa part, tout ce que Cassirer nomme par ailleurs « forme symbolique » c'est-à-dire le mythe, l'art, le droit, etc. ? » (*ibid.*, p. 427). Si Gadamer dans sa question rhétorique confond ainsi la langue et le langage, c'est pour faire peser un soupçon de formalisme sur le concept même de forme symbolique, et surtout pour éluder la dimension sémiotique des formes symboliques, dont le langage n'est qu'un exemple. Elle menace en effet les prérogatives du *Geist*, celui des « sciences de l'esprit », comme celui que brandissait Heidegger en 1933 dans le *Discours de rectorat*.

L'enjeu n'est pas seulement philosophique, mais aussi politique. Cassirer a développé une œuvre de philosophie politique notable et pourtant peu connue. Il représente authentiquement les lumières contemporaines, non seulement par son encyclopédisme scientifique mais aussi pour son action en faveur de la démocratie bien avant la prise du pouvoir par Hitler. Son dernier livre, *Le mythe de l'État*, paru après sa mort, articule une critique serrée du romantisme politique qui culmina dans le nazisme, et fait d'une théorie rationnelle de l'état une garantie contre l'irruption toujours sanglante du mythe dans l'histoire. Ici encore, la pensée de Cassirer reste plus que jamais nécessaire.

N.B. — Cette étude prend sa source dans notre préface à Cassirer, *Lo strutturalismo nella linguistica moderna*, Rome, Luca Sossella, traduction par Gianfranco Marrone, pp. 7-48, à paraître.

²⁵ Au demeurant, le concept moderne de langue doit encore beaucoup aux Grecs, notamment aux Stoïciens, et la *Technê Grammatikê* de Denys le Thrace a inauguré l'inventaire des catégories grammaticales que l'on retrouve de Priscien à Chomsky, dans un ordre resté invariable.